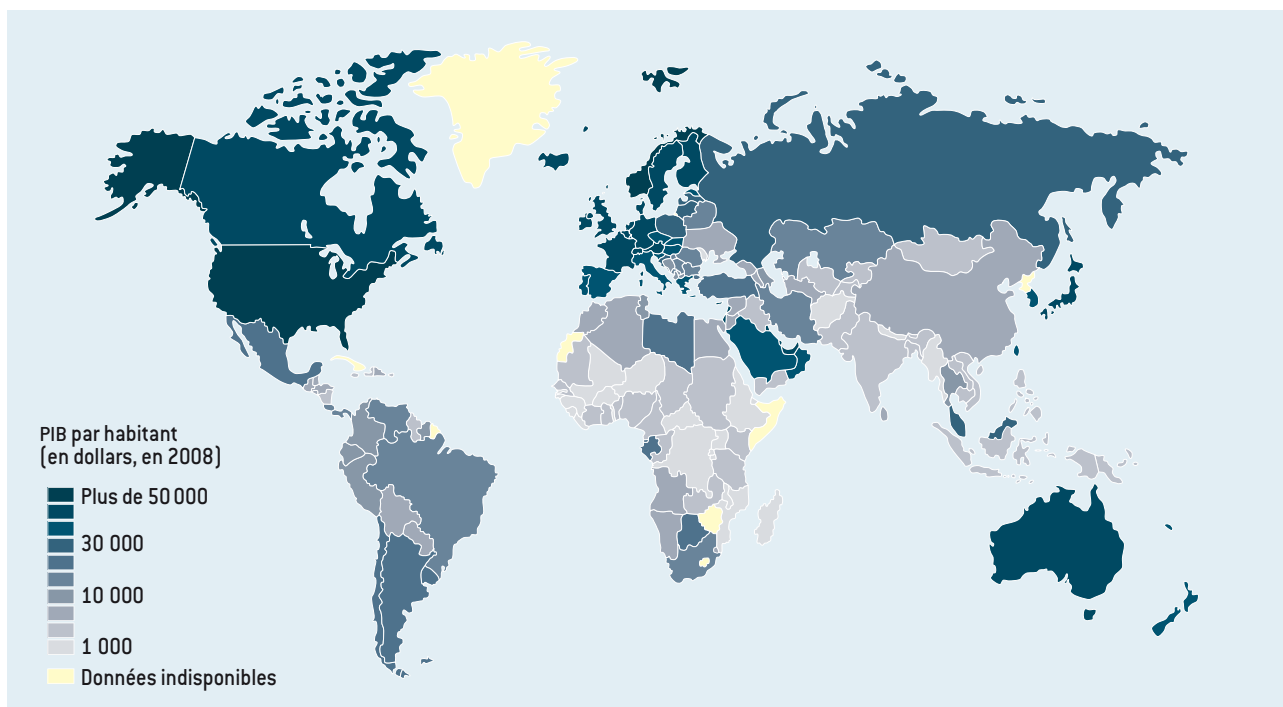




faction exprimés à des moments différents de sa vie, même s'ils sont exprimés par une même personne. En effet, le sens que l'on donne à l'échelle du bonheur (de 0 à 10) change avec le temps. D'après la théorie de L. Rayo et G. Becker déjà mentionnée, nous devons nous repérer d'après des valeurs de référence proches de nous dans le temps et dans l'espace. Or ces repères changent progressivement au fil du temps, par exemple parce que nos revenus augmentent.

Supposons que l'on demande à une jeune personne si elle est satisfaite de sa vie. Pour répondre, il faudra qu'elle s' imagine comment serait sa vie si elle était « parfaitement satisfaite », c'est-à-dire si elle pouvait indiquer 10 sur l'échelle du bonheur. Toutefois, si l'on interroge cette personne dix ans plus tard, et même si elle a entre-temps atteint ses objectifs, il est peu probable qu'elle attribue l'indice 10 à sa situation, car ses références auront changé. C'est pourquoi nous ne pouvons guère être sûrs de ce que signifie le choix d'une même note dans deux entretiens différents.

Le deuxième aspect qui a été négligé dans les études passées est que la recherche sur le bonheur s'est concentrée seulement sur la production d'un chiffre d'appréciation, ce qui fait l'impasse sur les différentes

dimensions de la perception du bonheur. Dans les protocoles usuels d'autoévaluation de leur satisfaction, on demande aux personnes interrogées de réaliser une estimation cognitive de leur vie. Pour donner une note sur l'échelle proposée, il leur faut estimer plusieurs aspects de leur vie et leur attribuer un poids. Que vaut mon travail ? Comment est-ce que cela se passe dans ma famille, dans mon couple ?

LA SATISFACTION COGNITIVE est notablement plus basse chez les chômeurs. Nous avons eu la surprise de constater que ce n'est pas vrai quand il s'agit du bilan affectif.

Suis-je satisfaite de ma santé ? Répondre à ces questions exige de réfléchir attentivement, afin de donner une estimation globale de sa satisfaction.

Cette évaluation réfléchie, ou encore cognitive, se différencie notablement du bonheur affectif. Dans cette dernière évaluation, il ne s'agit que d'émotions, lesquelles sont pour l'essentiel traitées de façon non consciente. Le sentiment gratifiant que nous avons quand nous prenons nos enfants dans les bras ou quand quelqu'un que nous apprécions nous sourit n'a rien à voir avec une appréciation abstraite de la valeur de notre vie.

Les perceptions affectives du bonheur et du malheur peuvent être aussi bien mesurées que la satisfaction cognitive. Deux découvertes sont significatives à cet égard. Tout d'abord, le bonheur cognitif et le bonheur affectif ne sont pas liés et peuvent même être opposés.

C'est ce que prouve l'étude que nous avons réalisée avec un collègue de l'Université de Magdebourg en 2010. Nous y avons examiné non seulement la satisfaction dans la vie, mais aussi ce que nous nommons le « bilan affectif » de chômeurs et d'employés. Nous désignons ainsi la moyenne obtenue quand on fait le bilan des émotions positives et des émotions négatives ressenties par un individu au cours d'une journée.

En ce qui concerne la satisfaction cognitive, ce que de nombreuses études antérieures avaient montré (et qui n'est guère surprenant) a été confirmé : elle est notablement plus basse chez les chômeurs que chez les gens qui ont un emploi. Toutefois, nous avons eu la surprise de constater que ce n'est pas vrai quand il s'agit du bilan affectif. D'un point de vue émotionnel, un chômeur est aussi satisfait que quelqu'un qui travaille.

Une autre étude que nous avons réalisée en 2012 est encore plus surprenante : elle a révélé que les chômeurs mariés dont



3. NOUS ESTIMONS NOTRE BONHEUR SUBJECTIF d'après des références choisies dans notre environnement. Nous sommes ravis d'une augmentation de cinq pour cent (a), mais si une collègue fait un

impair en révélant qu'elle a eu dix pour cent d'augmentation (b), non seulement le bonheur initial disparaît, mais nous en voulons alors à la Terre entière (c). Le bonheur subjectif dépend des circonstances.

BIBLIOGRAPHIE

B. Frey et C. Frey Marti, **Le bonheur. L'approche économique**, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2013.

Le bonheur, *L'Essentiel Cerveau & Psycho*, mai-juillet 2013.

C. Senik, **The French unhappiness puzzle : The cultural dimension of happiness**, École économique de Paris, rapport n° 2011-34, 2011.

A. Knabe et al., **Dissatisfied with life, but having a good day : Time-use and well-being of the unemployed**, *The Economic Journal*, vol. 120, pp. 867-889, 2010.

R. Easterlin, **Does economic growth improve the human lot ? Some empirical evidence**, dans *Nations and Households in Economic Growth*, Academic Press, 1974.

la femme travaille sont ceux qui souffrent le plus de leur situation, du moins si l'on se fie à leur estimation cognitive. Car, dans le même temps, les membres de ce groupe présentaient le plus fort bilan affectif, c'est-à-dire le plus d'émotions positives !

De nouvelles données recueillies pour évaluer simultanément la satisfaction cognitive et les émotions montrent qu'il y a un lien fort entre le revenu et la satisfaction cognitive. Elles prouvent aussi qu'un lien moins fort existe entre le revenu et le bonheur affectif. Dès lors, on peut se demander si le paradoxe d'Easterlin n'est pas invalidé au moins dans la dimension cognitive du bonheur. Dans ces conditions, les mesures politiques fondées sur le paradoxe sont-elles encore justifiées ? Quoi qu'il en soit, prenons garde à ne pas interpréter de façon inappropriée les résultats : un chômeur peut avoir un bonheur affectif comparable à celui d'une personne ayant un emploi, sans que cela ne justifie en rien ses mauvaises conditions de vie.

Un autre argument contre la validité du paradoxe d'Easterlin tient à ce que les données de l'étude *World Value Surveys* dont il est issu semblent aujourd'hui entachées de divers biais méthodologiques. Il est en effet avéré que ces données ont été traitées par des méthodes différentes selon les pays, et elles ne sauraient donc être comparées d'un pays à l'autre. C'est pourquoi la recherche récente sur le bien-être s'appuie surtout sur une autre base de données, le *Gallup World Poll*, qui passe pour être plus homogène et plus fiable sur le plan méthodologique.

Les économistes américains Betsey Stevenson et Justin Wolfers, de l'Université

du Michigan, ont beaucoup travaillé sur les données issues des plus grands pays et en ont corrigé les biais méthodologiques les plus importants. Si l'on utilise leurs données corrigées, on constate que le paradoxe d'Easterlin disparaît dans presque tous les pays. À la place apparaît un lien clair entre le revenu absolu et le niveau moyen de bonheur.

La fin du paradoxe d'Easterlin ?

Les États-Unis représentent toutefois une remarquable exception. C'est surtout dans ce pays que les gens plus riches sont le moins satisfaits de leur vie. Cela pourrait s'expliquer par le fait que les salaires y ont certes augmenté, mais les inégalités de revenus aussi. Dans la mesure où ce sont les positions relatives qui comptent, il se pourrait que l'effet associé à la hausse des salaires ait été gommé par l'effet lié à l'augmentation des inégalités. Le fait que la satisfaction moyenne soit restée constante aux États-Unis ne peut donc pas être considéré comme un argument en faveur de l'idée selon laquelle l'argent ne fait pas le bonheur.

Dans l'ensemble, les recherches sur le bonheur ne sauraient indiquer de façon indiscutable les décisions politiques à prendre. Pour autant, cela ne signifie pas que leurs résultats soient sans intérêt, car ils permettent de préciser notre appréciation du bonheur. Et comme les résultats obtenus sur les liens entre bien-être et aisance matérielle ne sont pas encore bien établis, ces recherches conservent tout leur intérêt. ■